PORTRAIT

UNE VIE CONSACRÉE À L'ART

BERNARD CEYSSON A EU PLUSIEURS VIES: ENSEIGNANT, CONSERVATEUR, DIRECTEUR, CURATEUR, GALERISTE, AUTEUR... AVEC UN SEUL FIL ROUGE: LA DÉFENSE DE L'ART ET DES ARTISTES. À 78 ANS, IL REVIENT SUR LES GRANDES ÉTAPES DE SON PARCOURS.

Texte de **FRANCE CLARINVAL**
Photos **MAISON MODERNE**

OÙ IL N'Y AVAIT PERSONNE,

« J'AI CONNU DES VERNISSAGES HOULEUX,

Pour le Luxembourg, **BERNARD CEYSSON** est principalement connu pour son travail de galeriste et, pour les plus attentifs, comme ayant été le premier directeur de ce qui ne s'appelait pas encore le Mudam, lors de sa préfiguration. Mais cette partie de sa vie n'est qu'un infime moment de toute la carrière de cet indéfectible passionné d'art.

Un parcours que l'on peut tenter de résumer en quelques dates avant d'entrer dans les détails. 1967-1998 : conservateur puis directeur des musées de Saint-Étienne (Musée d'art et d'industrie, Musée de la mine et puis Musée d'art moderne à partir de 1987). De septembre 1986 à octobre 1987 : direction du Musée national d'art moderne au Centre Pompidou à Paris. 1996-1999 : directeur de la Fondation musée d'art moderne Grand-Duc Jean à Luxembourg. 2006 : ouverture de la Galerie Bernard Ceysson à Saint-Étienne. 2008 : ouverture de la Galerie Bernard Ceysson à Luxembourg. 2015 : ouverture de la Galerie Bernard Ceysson à Windhof. 2017 : changement de nom de la galerie pour devenir Ceysson & Bénétière.

VOILÀ POUR LA CHRONOLOGIE

Ce que disent ces dates, c'est d'abord une fidélité sans faille à sa ville natale de Saint-Étienne, puis à celle de Luxembourg, où il a été mandaté dès 1991 pour l'élaboration du projet muséographique et du programme architectural du Musée d'art moderne Grand-Duc Jean. Mais ce qu'elles ne disent pas, c'est la fidélité aux artistes, notamment à Claude Viallat et au groupe Supports / Surfaces, et l'aspect précurseur de toutes les initiatives que Bernard Ceysson a menées et des acquisitions qu'il a faites.

Il s'autorise un flash-back éclairant : « *Je m'ennuyais à l'école quand j'ai compris qu'il y avait des choses plus intéressantes que ce que nous enseignaient les professeurs : la littérature, la poésie, l'art… Adolescent, j'étais un visiteur assidu du Musée d'art et d'industrie où Maurice Allemand avait déjà collectionné quelques grands noms de l'art du 20e siècle. C'était un des seuls musées de province, avec Grenoble, où c'était possible. Entre 13 et 20 ans, j'allais au musée tous les dimanches.* » Bernard Ceysson découvre donc Kandinsky, Mondrian, Rauschenberg, Jim Dine, Étienne Martin… « *L'art était une échappatoire au cadre rigide de l'école dans les années 50. Pour moi, la vraie vie était ailleurs.* »

Le service militaire que Bernard Ceysson effectue en Algérie pendant deux ans change la donne pour le jeune homme. « *En rentrant, je ne m'intéressais plus à l'art, du moins à la peinture de tradition française. Je me suis intéressé à la renaissance*

OÙ JE ME FAISAIS INSULTER,

italienne, au quattrocento.»
Il enseignera ainsi à l'Université de Lyon et à celle de Saint-Étienne, à la fois sur l'art italien et sur l'art américain.

RUPTURES FORMATRICES

Ce qui nous mène à un autre moment très formateur dans la carrière de Ceysson. Alors qu'il est nommé conservateur du Musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne en 1967, il se trouve être le plus jeune chef d'établissement en exercice. «*J'ai été considéré comme un conservateur prometteur par un organisme américain, l'Usis, qui m'a invité pendant 45 jours aux États-Unis. J'ai pu visiter un nombre considérable de musées, j'ai rencontré des artistes, visité de grandes collections. Je suis rentré un peu déboussolé avec la ferme intention de retourner pour enseigner aux États-Unis ou y trouver un poste dans un musée.*»

Finalement, il se raisonne en espérant créer en France «*un musée avec une grande bibliothèque où [il] pourrai[t] montrer des pièces historiques et de jeunes artistes*». C'est le mot d'ordre qui le fait rester à Saint-Étienne, où il reçoit le soutien du maire, Michel Durafour, «*qui a été assez intelligent*». L'embryon de collection d'art moderne mené par son prédécesseur sera complété bien vite par les premières acquisitions d'artistes américains.

Louise Nevelson, Sam Gilliam, Frank Stella, Kenneth Noland, Sol LeWitt, Donald Judd, Dan Flavin, Robert Morris et Joseph Kosuth, entre autres. Ce sont les premières œuvres de cette génération d'artistes américains entrées dans les collections publiques françaises.

Pour arriver à de telles acquisitions, il a fallu batailler avec la mairie pour voir le budget augmenter, mais aussi user de quelques ruses. «*En 1973, je suis allé à la galerie d'Ileana Sonnabend à Paris, je voulais y acheter un Warhol, un Jim Dine et un Tom Wesselmann, mais je n'avais le budget que pour les deux derniers. Alors je lui ai dit qu'on allait les acheter et qu'elle devait offrir le Warhol au musée. Elle a accepté!*»

PREMIÈRES RENCONTRES AVEC SUPPORTS / SURFACES

Dans le même temps, il rencontre quelques peintres français qui trouvent grâce à ses yeux, comme Jacques Monory et Bernard Rancillac, mais qui ne sont pas du goût du public: «*Le jour du vernissage de Monory, il y avait quatre personnes!*» Mais c'est surtout à cette époque qu'il découvre Supports / Surfaces. «*J'étais allé à l'Arc, au Musée d'art moderne de la ville de Paris, à l'invitation de Pierre Gaudibert, qui était un ami. Et là, je vois ces toiles qui pendent partout, ces filets au sol dans lesquels on se prend les pieds... Je trouve surtout ça bizarre, mais deux mois après, je ne parvenais pas à les oublier.*»

Les galeristes Jacques Fournier et Daniel Templon représentent ces artistes et

OÙ LA PRESSE ME TOMBAIT DESSUS.»

DE SUPPORTS/SURFACES BIZARRES,

«AU DÉBUT, J'AI TROUVÉ LES ARTISTES

MAIS DEUX MOIS APRÈS,

JE NE PARVENAIS PAS À LES OUBLIER.»

Bernard Ceysson est le premier à acheter Claude Viallat pour une collection publique. Il rencontre et collectionne aussi Simon Hantaï, Louis Cane, Olivier Debré (« *une peinture très américaine* »), Pierre Soulages (« *je lui ai fait une très belle exposition en 1976, le début d'une longue amitié* ») ou Jean Dubuffet.

« *Quand le musée a eu un peu plus de crédits, j'ai pu acheter des pièces un peu plus historiques, disons modernes. J'ai commencé avec le dessin pour des raisons de coût.* » On arrive progressivement au milieu des années 80, où le design et la photo entrent aussi dans les collections. « *J'ai aussi toujours continué à acheter des œuvres d'art ancien qui n'étaient pas chères et à poursuivre les collections de soieries, de rubans et d'armes.* » C'est ce qui a permis à Saint-Étienne d'avoir aujourd'hui trois musées : le Musée d'art et d'industrie dans un bâtiment rénové ; le Musée de la mine installé dans l'ancien site d'exploitation du puits Couriot ; puis le Musée d'art moderne, inauguré en 1987.

Vient alors la parenthèse du Musée national d'art moderne, au Centre Pompidou, où Bernard Ceysson est appelé fin 1986 en remplacement de Dominique Bozo. « *J'étais très heureux, c'est un poste qu'on ne refuse pas.* » Mais, entre-temps, la première pierre du musée de Saint-Étienne – voulu par le maire Joseph Sanguedolce en 1982, poursuivi par son successeur et pourtant adversaire, François Dubanchet – avait été posée et le projet de l'architecte Didier Guichard avançait.

Bernard Ceysson « *n'est plus directeur de rien* », comme il le souligne lui-même. Mais son rôle de conseiller de la galerie lui tient à cœur. Son bureau reflète cet engagement, avec notamment une belle bibliothèque.

Bernard Ceysson travaille donc à Paris du lundi au jeudi, puis rentre dans sa ville natale pour suivre le chantier du musée. Un rythme difficile à maintenir longtemps et la réputation d'un homme peu présent, loin de la vie mondaine parisienne. La balance finit par pencher du côté de la province quand Bernard Ceysson rencontre Antoine Guichard, le patron de Casino, la chaîne de supermarchés. « *Il voulait vraiment que le musée soit fort et rayonne. Et pour cela, il était prêt à donner une forte somme pour les trois premières années du musée et la même pour l'exposition inaugurale. Il m'a aussi fait comprendre que ce serait bien que je rentre pour me consacrer uniquement à Saint-Étienne.* »

ACQUISITIONS PRÉMONITOIRES

La mort dans l'âme, il quitte donc le Centre Pompidou, non sans avoir essayé de garder les deux musées. « *À partir de ce moment, le musée était bien doté et j'ai pu poursuivre une politique d'acquisition, qui fait qu'aujourd'hui Saint-Étienne est la deuxième collection publique de France après Pompidou.* » À son actif, l'acquisition d'œuvres d'Yves Klein, Kurt Schwitters, François Morellet, Germaine Richier, Francis Picabia, Jean Fautrier, Daniel Buren, mais aussi les Allemands Gerhard Richter, Georg Baselitz, Markus Lüpertz, et A. R. Penck, et toujours les Américains Morris Louis, Roy Lichtenstein, Ellsworth Kelly, Joseph Kosuth, On Kawara, Robert Morris, Richard Long, Julian Schnabel, Barbara Kruger, John Baldessari, Cindy Sherman, Tony Cragg… En contrepoint, sont rassemblées

des œuvres de l'arte povera : Mario Merz, Gilberto Zorio, Luciano Fabro, Giuseppe Penone… Impossible de tout citer.

Plus récemment, un dépôt exceptionnel en 1998 a renforcé le statut international du musée. C'est le dépôt effectué par Ileana Sonnabend d'une partie de sa collection. Le musée voit alors sa collection américaine complétée par des ensembles d'œuvres majeures de Robert Rauschenberg, Cy Twombly, Claes Oldenburg, Andy Warhol, Roy Lichtenstein, Richard Serra, Dan Flavin, Keith Sonnier, Joseph Kosuth, Jeff Koons, etc. À ces œuvres s'ajoutaient celles de Gilbert & George, Jörg Immendorff et Anselm Kiefer.

Le côté précurseur et défricheur du personnage ne se lit pas seulement dans les acquisitions, mais aussi dans les expositions. Bernard Ceysson a ainsi été le premier à montrer Julian Schnabel, Tony Cragg ou Georg Baselitz en France. Un caractère qu'il attribue à sa passion et sa curiosité à suivre et connaître les artistes, contre vents et marées. « *J'ai connu des vernissages houleux, où il n'y avait personne, où je me faisais insulter, où la presse me tombait dessus. Mais j'ai aussi eu de beaux soutiens, notamment des politiques stéphanois qui m'ont laissé faire.* »

On arrive progressivement à la deuxième partie de vie de Bernard Ceysson. Quand il prend sa retraite à 67 ans, en 1998. Entre-temps, il accepte de travailler à la préfiguration du Musée d'art moderne Grand-Duc Jean, puis d'assumer la direction de la fondation de 1996 à 1999. « *J'ai eu plaisir à travailler pour des personnes comme Jacques Santer ou Erna Hennicot.* » Il monte une exposition sur l'École de Paris « *pour montrer qu'il était impossible d'acheter ce type d'œuvres et qu'il fallait axer la collection sur du contemporain* », et mène quelques acquisitions importantes.

PAS DE JARDINAGE

Comme l'a joliment noté Harry Bellet (*Le Monde*, 29 juillet 2011) : « *À l'heure où certains prennent leur retraite, d'autres commencent à travailler.* » Bernard Ceysson aurait pu jardiner ou voyager, il est devenu galeriste. Pas du jour au lendemain. Il est d'abord agent de certains artistes, Claude Viallat en tête, monte quelques expositions, écrit pour des catalogues… « *Mon fils François est venu m'aider et*

Visite de François Mitterrand, président de la République française, au musée de Saint-Étienne. Bernard Ceysson le guide. Il est entouré de Jacques Badet, alors maire de Saint-Chamond, Didier Guichard, architecte du musée, et Jean Auroux, alors maire de Roanne et ancien ministre de Mitterrand.

L'artiste César est entouré de Bernard Ceysson et de Jacques Beauffet, alors conservateur en chef du patrimoine puis directeur du musée de 1999 à 2003.

Depuis 2006, Bernard Ceysson travaille comme galeriste, entouré de François Ceysson (à gauche) et Loïc Bénétière. En 2017, la galerie a changé de nom pour devenir Ceysson & Bénétière.

Yves Bresson / Eric Chenal

«IL FAUT QUE LES ARTISTES LUXEMBOURGEOIS SE CONFRONTENT AU MONDE.»

La Galerie Ceysson & Bénétière à Windhof bénéficie non seulement d'immenses espaces d'exposition, mais également d'un vaste stock où peuvent être entreposées les œuvres des artistes de la galerie.

un de ses amis, Loïc Bénétière, a voulu faire un stage. On a fait des expos à la maison et ailleurs et ils ont décidé de créer une galerie.»
D'abord perplexe, Bernard Ceysson accepte de réaliser «*ce vieux rêve*» et la galerie ouvre en 2006 à Saint-Étienne. Suivront Luxembourg, Paris, Genève (fermée depuis), un deuxième espace à Luxembourg (qui est aujourd'hui le seul) et New York il y a quelques mois.

«*On est beaucoup plus libre qu'en étant conservateur de musée, mais on travaille avec son argent, on prend plus de risques.*»

Les galeristes défendent toujours Supports/Surfaces, défrichent encore du côté des États-Unis, suivent toujours avec fidélité quelques pointures de la peinture française contemporaine (Franck Chalendard, David Wolle, Christian Floquet...), ne rechignent pas à de la photo (Aurélie Pétrel, par exemple), à des installations (on pense à Rémy Jacquier) et ont même deux artistes luxembourgeois dans leur cheptel: Robert Brandy et Roland Quetsch, qui sont montrés dans les différentes galeries du groupe.
«*La scène luxembourgeoise est intéressante, mais les artistes ont le handicap de vivre dans un pays petit géographiquement et grand par son pouvoir d'achat. Il faut que les Luxembourgeois se confrontent au monde.*»

Aujourd'hui, à 78 ans, Bernard Ceysson ne se voit toujours pas comme un retraité.
«*Je ne suis plus directeur de rien, mais je donne un coup de main. J'aide la galerie et les artistes en réalisant des accrochages, en faisant des recherches. Je ne pourrai jamais vraiment quitter ce milieu. Il me reste à écrire, terminer certains textes, sur Supports/Surfaces avec un regard d'aujourd'hui*», conclut-il.